

Format de citation

Viti, Fabio: Rezension über: Alice Bellagamba, L'Africa e la stregoneria. Saggio di antropologia storica, Rome / Bari: Laterza, 2008, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2009, 4 - Afrique, S. 971-972, DOI: 10.15463/rec.1189725608, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

bonnes choses ». L'auteur en déduit ainsi deux « risques » de l'écrit qui ne sont pas sans rappeler la conception que Jack Goody développe dans *La logique de l'écriture*¹ : l'écrit impliquerait à la fois une « routinisation » des pratiques et une « fixité » du sens. Reprenant à son compte la conception selon laquelle l'écriture « gèle », en opposition à une oralité vivante et « chaude », l'auteur oublie quelque peu la nécessaire complémentarité de l'écrit et de l'oral dans l'action, qu'elle soit votive ou administrative, au sein des organisations².

Cet ouvrage s'impose néanmoins comme une contribution indispensable à la compréhension du christianisme africain contemporain, dans un style alerte qui n'est pas dépourvu d'humour.

CLARA LAMIREAU

1 - Jack GOODY, *La logique de l'écriture*, Paris, Armand Colin, 1986.

2 - Michèle GROSJEAN et Michèle LACOSTE, « L'oral et l'écrit dans les communications de travail ou les illusions du tout écrit », *Sociologie du travail*, 40-4, 1998, p. 439-461.

Alice Bellagamba

L'Africa e la stregoneria.

Saggio di antropologia storica

Rome/Bari, Laterza, 2008, XVI-218 p.

L'ouvrage propose une mise en perspective à la fois historique et herméneutique de la sorcellerie africaine, une recherche marquée par la vaste expérience de l'auteur en Tanzanie et en Gambie. Présenter une anthropologie historique de la sorcellerie n'est pas une nouveauté pour l'Europe moderne, mais en ce qui concerne l'Afrique cette approche rompt avec les analyses les plus courantes, dont une partie sont d'ailleurs discutées dans cet ouvrage, qui ne s'alourdit pas pour autant d'un souci d'exhaustivité, par ailleurs difficilement atteignable.

Le régime d'historicité des discours africains de sorcellerie – au-delà même de la difficulté à cerner les contours de ce phénomène au demeurant fort complexe et dynamique – permet de repérer deux moments forts de l'analyse : l'époque coloniale, fortement marquée par la distance et la méconnaissance, et les années

1980, lorsque l'on assiste à un regain d'intérêt pour les discours sur l'invisible, moins influencés par une vision passéiste et moralisante ou bien « civilisatrice ».

Toutefois, avant même la prise de possession coloniale au sens strict, une longue fréquentation des régions côtières du golfe de Guinée avait déjà pourvu la culture européenne d'une image de l'Afrique et de son rapport à l'invisible, à l'occulte, au mal, à la mort, bref, à la sorcellerie. Cette représentation provenait en particulier des jésuites, présents au Sierra Leone dès le début du XVII^e siècle, qui associaient l'esclavage à la sorcellerie, non seulement parce que l'un pouvait être la punition pour ceux qui s'adonnaient à l'autre, mais aussi parce que la violence et la consommation des personnes provoquées par l'esclavage constituaient une preuve visible de l'existence de la sorcellerie. Dès cette première formulation occidentale de la sorcellerie africaine, un trait ambivalent apparaît que l'on retrouvera plus tard, c'est-à-dire la capacité de soigner tout comme celle de tuer attribuée aux sorciers (*jabacouce*). Les jésuites reconnaissent aussi la présence active du diable dans la sorcellerie, lui donnant une légitimation et un fondement dont les autres Européens établis sur la côte ne doutaient pas : dès lors, la sorcellerie existe bel et bien et deviendra l'une des raisons d'invoquer la mission civilisatrice à venir.

L'analyse de l'époque coloniale se concentre tout particulièrement sur la Sénégalie, où l'on retrouve l'image de l'indigène en proie à des croyances irrationnelles, fortement stigmatisées par le discours civilisateur et moralisateur de la puissance coloniale, aussi bien française qu'anglaise ou portugaise. Toutefois, au-delà du dénigrement courant, si l'on adopte une vision plus nuancée de la situation coloniale, une attitude pragmatique de compromis, de négociations et d'adaptations réciproques s'instaure entre colonisateurs et colonisés, les uns attirés par certaines pratiques occultes officiellement réprouvées, les autres souhaitant s'adapter à la nouvelle donne, voire se servir de la colonisation (et de la sorcellerie) pour affirmer de nouveaux leaderships politiques. La colonisation glisse ainsi graduellement d'une condamnation ferme des pratiques et des croyances « barbares » à l'éloge de la tradition, qui permet un usage

politique des craintes suscitées par les discours de sorcellerie, tout en lui reconnaissant une nouvelle légitimation, entre répression et tolérance, scepticisme et attraction.

Le contexte colonial avait également été interrogé par Edward Evans-Pritchard, dont la contribution demeure capitale en ce qui concerne la distinction entre *witchcraft* et *sorcery*, sorcellerie et magie noire, capacité occulte et habileté pratique, opérée avec un respect nouveau de la culture étudiée et de ses catégories, qui, seules, rendent compréhensibles les comportements des indigènes. Dans ses travaux sur les Azande, E. Evans-Pritchard met en avant une certaine banalisation et normalisation de la sorcellerie en tant qu'univers de sens, mais il montre aussi le rôle grandissant de la magie (*sorcery*) par rapport à la sorcellerie (*witchcraft*), conséquence directe de la colonisation et des nouvelles inquiétudes qu'elle suscite.

L'hégémonie culturelle et intellectuelle de la colonisation se prolonge bien au-delà de l'époque coloniale. Ainsi, l'État indépendant tanzanien reproduit les mesures anti-sorcellerie déjà prises par les Allemands et les Britanniques, tandis que les discours de sorcellerie continuent d'avoir cours, sur fond d'insuffisance du système de santé publique et de commerce croissant des compétences des guérisseurs rituels. Tout cela manifeste très clairement la vitalité et la capacité d'innovation d'un art de la guérison édifié autour des rapports entre les hommes et les esprits, à partir de l'idée que le mal peut naître, de manière invisible, des mauvais sentiments des personnes.

L'auteur introduit alors une question difficile à résoudre, à savoir si les accusations de sorcellerie ont augmenté ou non à la fin du XX^e siècle. La sorcellerie, au cœur de la modernité africaine, se retrouve notamment dans les recherches, à plusieurs égards novatrices, que Peter Geschiere a conduites au Cameroun. Le discours de sorcellerie change alors de contenu, mais non pas de logique, pour parler d'État, de marché, de politique, de justice sociale. Le recours à la sorcellerie est lu en rapport aux processus contemporains, avec une accentuation toute politique, selon ce que suggèrent John et Jean Comaroff. Ainsi, la sorcellerie aide à comprendre certains aspects du combat politique des élites ou de la politique « par le bas »,

tout en étant un moyen largement utilisé pour obtenir des résultats sur l'arène nationale, rompant avec la vieille association entre sorcellerie et atavisme. À ce sujet, il est toutefois regrettable que l'auteur ait choisi de ne pas citer l'œuvre de Marc Augé sur la logique de l'accusation¹. Le choix de non-exhaustivité est en soi tout à fait légitime et inévitable, mais la prise en compte de cet auteur lui aurait certainement permis d'avancer d'une bonne dizaine d'années la reprise de l'intérêt des anthropologues pour la sorcellerie africaine en tant qu'expression de la modernité et de ses dynamiques, sujet sur lequel l'analyse de P. Geschiere est toutefois des plus concluantes.

Pour finir, une question demeure ouverte : une définition globale de la sorcellerie africaine est-elle possible ? Quatre siècles de discours européens sur l'Afrique nous ont-ils légué une vision d'ensemble d'un phénomène réellement unitaire, ou bien s'agit-il seulement d'un effet de normalisation dû au prestige durable de la « bibliothèque coloniale » ?

FABIO VITI

1 - Marc AUGÉ, *Théorie des pouvoirs et idéologie. Étude de cas en Côte d'Ivoire*, Paris, Hermann, 1975.

Robert J. Thornton

Unimagined community: Sex, networks, and AIDS in Uganda and South Africa
Berkeley, University of California Press,
2008, 282 p.

Cet ouvrage consiste en une approche pluridisciplinaire de l'épidémie de sida dans deux pays : l'Afrique du Sud et l'Ouganda. Écrit par Robert Thornton, anthropologue de l'université du Witwatersrand, l'ouvrage propose une analyse inédite de ce que les épidémiologistes désignent sous le terme de « réseau sexuel » en croisant analyse anthropologique et analyse en termes de « réseaux sociaux »¹. Pensés à partir de la littérature abondante sur les « réseaux sociaux », ces « réseaux sexuels » sont définis par l'auteur comme un réseau invisible, formant une « communauté non imaginée » de personnes liées entre elles par l'échange de fluides sexuels. Ces réseaux sexuels il propose de les révéler considérant que c'est leur non-prise